



L'ambassadeur

I.

Il entendit le bruit de la porte qui claque. Quelques secondes. Le ronronnement de la voiture, le doux crissement de pneus neufs sur l'asphalte torturé d'une rue de Quito. Puis plus rien.

Il regarda autours de lui. A mesure que son regard glissait sur les murs ornementés, les larges voûtes, les colossales colonnes de marbre, son émerveillement se muait en un rire de joie pure, d'extase totale, frisant la folie.



L'homme était seul dans la demeure que seul un ambassadeur peut s'offrir.

Il prit la première porte à droite : devant lui, une immense garde-robe. Du Dior, du Gucci, du Kenzo, du Mango, du Dolce Gabanna, du Hugo Boss formaient un comité de marque au sein de cet espace clos. Il ferma les yeux, puis évolua dans la pièce

en effleurant les manches des chemises, vestes et manteaux de fourrure sur son passage. Les étoffes prenaient vie à son toucher. Sans hésitation, il s'arrêta au niveau d'un ensemble en cachemire brun qu'il enfila aussitôt.

Ainsi vêtu, il se rendit dans la salle de réception où trônait fièrement "Le portrait d'Adèle Bloch-Bauer" de Klimt. Le tableau exhalait ses rayons dorés dans la pièce sertie de divines œuvres et de bijoux picturaux. Enivré par cette céleste lumière - comme sous l'emprise d'un alcool capiteux - il tendit une main vers la nymphe pour l'inviter à danser. Il se lança alors dans une chorégraphie fantasque. L'homme se mouvait dans une transe euphorique et terrible. Parmi cette orgie d'or et d'argent, il laissait ses membres parler. Il grimpa sur la solide table, tournant, tourbillonnant au centre de la pièce. Autours de lui, porcelaines, cadres, rideaux de velours, s'entremêlaient, s'entrelassaient dans une valse endiablée.

La cuisine n'abandonnait rien à l'élégance dans son savant minimalisme. Le décor tranché aux couleurs glaciales excitait l'appétit. A la vue d'un faisan aux truffes étincelant, déposé sur la cuisinière, il ne put s'empêcher d'apprivoiser la chair tendre et juteuse de l'animal. Il croquait à pleines dents - armé d'une fourchette d'argent - dans cette alchimie de saveurs et de délicatesse. Il apparaissait que le plat était l'objet d'un travail de fin connaisseur : l'œuvre de Conchita, la fidèle cuisinière. La cuisson était exacte, l'assaisonnement audacieux et l'oiseau devait avoir été importé d'Europe. Une bouteille de vin à demi-entamée attendait patiemment sur le plan de travail. "Chateau Margaux 1961" annonçait négligemment l'étiquette. Il n'en fit qu'une gorgée.

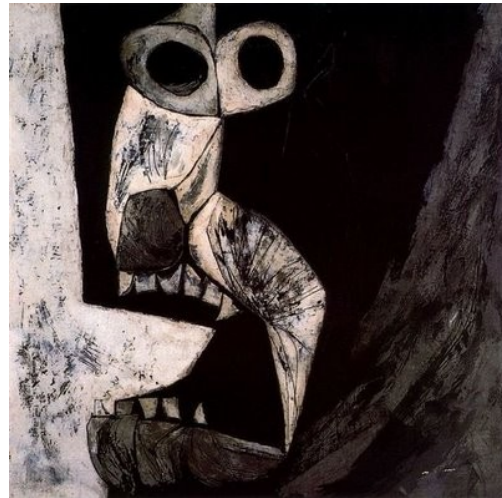


Une douce impression de flou s'immisçait dans sa perception des choses alors qu'il gravissait un escalier pour se rendre à la salle de bain. L'alcool avait accroché un sourire à son visage. Il opta pour le jacuzzi à la structure en teck et se fit couler un bain. Dans les remous de l'eau chaude, il eut un soupir d'allégresse, un exquis frissonnement lui parcourut l'échine et il s'endormit sereinement.

II.

Le crépuscule s'installait maintenant à l'extérieur. Son exaltation s'estompait doucement tandis que le soleil se glissait inexorablement, au loin, derrière les immeubles efflanqués et délabrés de la ville. Propre et changé, il prit place dans le moelleux d'un fauteuil en cuir du salon, observant le spectacle d'un Quito se maquillant pour la nuit. A mesure que le ciel s'assombrissait, les bâtiments et les réverbères s'illuminaient.

Il faisait nuit maintenant et son regard se fixait sur les lueurs filantes des phares de voitures dessinant des courbes mouvantes sur le plafond fuligineux. L'obscurité remplissait l'espace et la grande sculpture signée Sonia Mandel projetait sur l'homme son ombre menaçante.



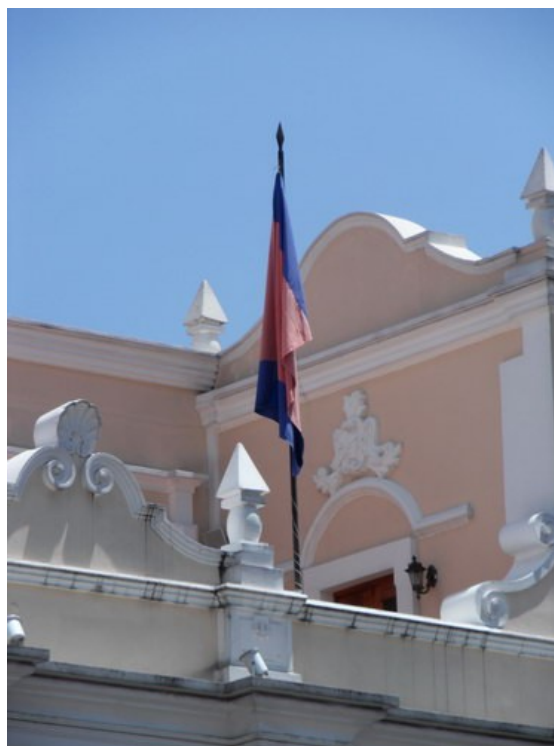
Malgré la chaleur régnant dans la pièce, il sentait un froid fourbe taquiner ses entrailles. Les visages d'hommes bourgeois figés sur les tableaux l'observaient silencieusement. Il était seul avec ces funestes habitants, s'enfonçant dans son fauteuil comme dans une gelée aux fruits rouges. Ses oreilles s'asphyxiaient du cliquetis incessant du lustre, des grincements de la forte bâtisse coloniale, du grognement de l'air conditionné. Ses membres devenaient moites dans l'atmosphère pesante et aseptisée. Dans l'immensité de la pièce vide d'humanité, il se recroquevillait dans une solitude glaciale. Les œuvres d'art placides, les meubles coûteux, les tapis exotiques, les vases de maîtres, les téléviseurs truffés de processeurs électroniques, les ordinateurs suintant la nanotechnologie l'encerclaient sans scrupules. Leur grandeur, leur aboutissement, leur perfection se riaient de son désespoir, moquaient sa souffrance, le réduisant à une âme muette et vulnérable.

III.

Il sortit de son affreuse torpeur en entendant le bruit du portail qui s'ouvrait au dehors. Il se rendit en titubant à la porte d'entrée. L'ambassadeur évoluait dans l'allée de sa démarche assurée et nonchalante.

Rien qu'en un bref signe de tête, celui-ci parut le saluer, le remercier et le congédier. Sa silhouette dégageait une prestance parfaite, un pragmatisme déconcertant. Mais pour la première fois, l'homme décela une ride infime parmi les traits somptueux de l'ambassadeur. Rien qu'une lueur de sombre mélancolie tâchant imperceptiblement

la façade rayonnante de ce grand noble. La tristesse insondable nichée au creux de son regard.



Une pluie fine commençait à tomber et l'homme eut un instant l'image d'une larme incandescente perlant le long de la joue impeccablement bronzée, du cou fraîchement rasé, de la chemise en lin à la coupe élégamment désinvolte. Elle se perdrait parmi les mailles du tissu comme devait se perdre ce frêle humain dans cet univers solitaire criblé d'illusions.

Après un interminable trajet dans un autobus bondé, malmené par la conduite brusque de l'engin, il se trouva en face d'un immeuble efflanqué et délabré.

L'homme se retrouvait seul dans la demeure que n'importe quel gardien de la maison de l'ambassadeur peut s'offrir.

C'est avec un bonheur simple qu'il pénétra dans son unique pièce de vie. Allumant sa lampe à pétrole, il prit entre ses mains son seul livre. Un roman poussiéreux que lui avait offert son père. Il était écorné et les feuilles étaient jaunies mais il était porteur d'une histoire longue et vraie, messenger d'une bribe de son existence. Des gamins criaient à l'extérieur, il tendit l'oreille et se délecta de la rumeur de la ville : le bruit de la nourriture qui frit, vendue par des marchands sur les trottoirs ; les exclamations des passants ; le son des mobylettes trafiquées. Il mit sa bouilloire cabossée sur le feu et s'offrit le luxe de quelques biscuits de bananes avec son thé.

Il pensa : "Peut-être n'est-ce que cela le bonheur, une symphonie orchestrée par les modestes choses qui nous sont chères, que nous avons édifiées avec persévérance et qui nous délivrent chaque jour leur saveur subtile ?"

Texte et photos de Simon Varaine.